

Toni Morrison

À 81 ans, la Prix Nobel de littérature continue d'explorer tambour battant les réalités de la condition afro-américaine. « Home », son nouveau livre, en est le lumineux et envoûtant témoignage

« Sans l'écriture, je suis à la dérive »

FLORENCE NOUVILLE
ENVOYÉE SPÉCIALE À NEW YORK

Pourquoi ne pas l'avouer ? On est dans ses petits souliers quand on va voir Toni Morrison. Ce monstre sacré des lettres américaines n'a pas, selon la rumeur, un caractère facile. « Là, vous avez touché le fond, non ? », aurait-elle dit un jour à un confrère britannique rapidement invité à remballer ses questions et à regagner la sortie.

On arrive avec cinq minutes d'avance, ce qui met le portier en émoi. « Ms Morrison ? » Pas question de la déranger maintenant. Il téléphonera à 11 heures pile (« *Even sharp* »). À l'heure dite, devant les portes de l'ascenseur qui se ferment, il me fixe longuement. Puis : « *Good luck...!* »

C'est une femme délicieuse qui m'accueille pourtant ce jour-là. Toni Morrison vient d'emménager à Tribeca. « *Cela change d'Upstate New York, où j'habitais en bordure de l'Hudson. Pourquoi Tribeca ? J'ai tout de suite aimé cet appartement. Et le quartier est agréable, il y a quand même des choses à mettre au crédit de Michael Bloomberg (le maire de New York), dit-elle ironiquement. C'est la première nuit que je passe ici... Voulez-vous du café ?* »

En ce lumineux matin d'avril, Toni Morrison est assise dans un grand canapé d'angle. Devant elle, une large baie vitrée et une vue étonnante sur le sud de Manhattan. Enserées dans un foulard vert, ses dreadlocks argentées lui donnent un air altier et une allure folle. À 81 ans, l'auteur de *Beloved* conserve de l'énergie à revendre. La veille de notre rencontre, elle était à Brooklyn pour faire avancer la cause du féminisme. « *Dans quelques semaines, j'irai à Londres pour la première de ma pièce Desdemona, qui a été mise en scène par Peter Sellers.* » Entre-temps, elle assure tambour battant la promotion de son dernier roman, *Home*, paru au printemps aux États-Unis.

S'arrêter, poser la plume ? « *Vous n'y pensez pas. Quand mes fils étaient petits et que je les élevais seule, sans aide de leur père, je me levais avant le soleil. Je voulais avoir écrit quelque chose au moment où ils criaient "Mama".* » Aujourd'hui, c'est pareil. Le besoin est le même. Elle explique qu'elle travaille à un nouveau livre – « *dont les personnages évoluent dans les cosmétiques* » –, qu'il a conduite à s'intéresser à Lady Gaga et qui lui fait un peu peur parce que, « *pour la première fois, l'intrigue se situe à l'époque contemporaine* ». Mais arrêter, ça, jamais. « *Sans l'écriture, je suis à la dérive...* »

Parcours

1931 Chloe Wofford, future Toni Morrison, naît à Lorain, Ohio, États-Unis.

1970 Elle publie son premier roman, *L'Œil le plus bleu* (Christian Bourgois).

1988 *Beloved* reçoit le prix Pulitzer et l'American Book Award.

1989-2006 Elle enseigne à Princeton.

1993 Elle reçoit le prix Nobel de littérature.

Etonnant, ce mot « dérive », dans la bouche d'un écrivain devenu à ce point une institution. Prix Pulitzer 1988, Prix Nobel 1993, Morrison a bien sûr ses détracteurs. Mais, pour beaucoup, elle est la grande « romancière nationale ». Une conscience dont les livres, étudiés en classe, se vendent par millions. Un écrivain – noir, femme – qui a fait la « une » des magazines quand cela ne s'était plus vu depuis la Renaissance de Harlem, ce mouvement de renouveau de la culture afro-américaine dans l'entre-deux-guerres. Un auteur qui reste à ce jour le seul Afro-Américain Prix Nobel de littérature.

Elle n'a jamais été aussi heureuse que le jour où elle a pu inscrire « écrivain » sur sa déclaration d'impôts

Nous parlons d'Obama, que Morrison soutient avec fougue – « *Je pensais qu'il serait bon, mais pas à ce point.* » Aurait-elle réussi en littérature ce qu'il a fait en politique ? « *Ce qui est vrai, c'est que, pour une petite fille noire ayant des velléités d'écrire, le Nobel aujourd'hui n'est plus une chose inaccessible.* »

Et elle ? Son rêve de petite fille, quel était-il ? Quand elle naît, en 1931, à Lorain, Ohio, Toni Morrison s'appelle Chloe Wof-

ford. C'est plus tard, lorsqu'elle se convertira au catholicisme, qu'elle prendra comme nom de baptême Anthony, que ses amis abrègeront en Toni. Famille ouvrière. Quatre enfants. La mère a un don pour raconter et chanter. Chloe-Toni adore l'écouter, de même que son grand-père, qui a « *lu cinq fois la Bible de la première à la dernière lettre* ». Très tôt, elle acquiert le goût des mots. « *A 3 ans, sur le trottoir, j'ai tracé mes premières lettres, "C.A.T". Plus tard, avec ma sœur, on formait des phrases avec des cailloux. Je me souviens qu'on avait écrit "I Hate You".* » Était-ce destiné aux Blancs ? Elle ne fait pas de commentaire. Elle dit juste que Lorain n'était pas un ghetto, mais que, sous les lois Jim Crow, la ségrégation était partout. Que pas une minute il n'était possible de s'y soustraire. Même en pensée.

À Lorain, Toni Morrison lit avec avidité. Jane Austen, Mark Twain, Richard Wright... « *Un jour, j'avais trouvé un petit boulot de magasinier à la bibliothèque. Mais, au lieu de remettre les livres en rayon, je passais mon temps à les lire. On a fini par me transférer au département des catalogues !* » Elle grandit aussi avec la radio, « *les sons, l'imaginaire...* ». Et, bien sûr, la musique des années 1940-1950. Il y a dans la langue de Toni Morrison – l'un de ses livres s'appelle *Jazz* –, toute l'intensité, les désespoirs et les tourments de « l'âme noire ». Les révoltes de Billie Holiday, les ferveurs de Maha-

lia Jackson, les mélancolies de Nina Simone... « *Ah, Nina Simone* », dit-elle dans un soupir... Elle hésite, comme s'il y avait trop à dire. Puis résume simplement : « *Elle nous a maintenus en vie...* »

Pendant dix-neuf ans, pour gagner la sienne, Toni Morrison a été éditrice chez Random House, où elle a notamment publié Angela Davis, la militante du mouvement des droits civiques proche des Black Panthers. Jusqu'en 2006, elle a enseigné à Princeton. Mais elle n'a jamais été aussi heureuse que le jour où elle a pu inscrire « écrivain » sur sa déclaration d'impôts... Le grand vent de l'histoire et de la mémoire afro-américaine souffle dans ses livres – dix romans traduits chez Christian Bourgois. Dans *Beloved* (1989), Sethe, ancienne esclave évadée d'une plantation en 1870, est hantée par le fantôme de sa fille, qu'elle a tuée de ses mains. Dans *Le Chant de Salomon* (1996), un homme se met en marche vers le Sud en quête d'un trésor mythique qui n'est autre que le secret de ses origines. Dans *Paradis* (1998), cinq femmes sont retrouvées mortes, dans les années 1970, à Ruby, une petite ville de l'Oklahoma que l'on croyait pourtant hors du monde...

L'Histoire donc. Mais sans pathos ni morale. Sans politique ni démonstration. Comme si Morrison avait réussi à agréger les colères de Ralph Ellison, les visions de James Baldwin, la rage de Malcolm X, et... à transformer tout ça en bien autre chose. Quoi ? Le tableau d'une communauté d'hommes et de femmes qui parlent, pleurent, chantent, prient, meurent, violent, manipulent, assassinent... Bref – et même si l'arrière-plan historique et social est toujours là en transparence –, ce qui chatoie d'abord, sous la plume de la Morrison, c'est le tableau de la vie, complexe, pétrie de contradictions, donc vraie.

Car l'écrivain ne s'arrête pas aux apparences. Elle cherche le pourquoi inconscient des choses. Et trouve les mots pour le dire. Dans une préface à *L'Œil le plus bleu* – son premier roman (écrit à 39 ans et publié en France en 1994), où elle raconte les affres d'une jeune fille noire rêvant d'être blanche et d'avoir les yeux bleus –, Morrison explique : « *J'ai essayé de comprendre pourquoi (ce personnage) n'avait pas fait et ne ferait probablement jamais l'expérience de ce qu'elle possédait. Pourquoi elle priait si fort pour être radicalement différente. Il y avait dans ce désir une autodétestation raciale implicite, mais*

Extrait

« *Même si les chaussures étaient essentielles à son évasion, le patient n'en avait pas. A quatre heures du matin, avant le lever du soleil, il réussit à desserrer les sangles de toile, à se libérer et à déchirer la blouse de l'hôpital. Il enfila son pantalon et sa veste militaires, puis se glissa pieds nus jusqu'au bout du couloir. A l'exception des bruits de sanglots provenant de la chambre voisine de l'issue de secours, tout était silencieux. Les gonds gémirent lorsqu'il ouvrit la porte et que le froid l'étourdit comme un coup de marteau (...). Il avait sa médaille de combattant dans sa poche mais pas de monnaie, si bien qu'il ne lui vint pas à l'idée de chercher une cabine téléphonique pour appeler Lily. Il ne l'aurait pas fait de toute façon, non seulement en raison de la froideur de leurs adieux mais parce qu'il aurait eu honte d'avoir besoin d'elle en cet instant – un échappé de l'asile sans rien aux pieds.* »

HOME, PAGES 17-18

L'envers des années 1950

IL FAUDRAIT FAIRE une thèse sur la notion de « maison » chez Toni Morrison. Lieu hanté, « *plein de venin* » dans *Beloved*. Hôtel déserté dans *Love*. Et ici, une idée, presque une chimère, fantasmée, détestée. Obsédante au point que la romancière en fait un titre (au fond intraduisible) : *Home*.

Le roman, son dixième, commence ainsi : « *Cette maison est étrange. Ses ombres mentent. Dites, expliquez-moi, pourquoi sa serrure correspond-elle à ma clef ?* » C'est Frank Money qui parle. Nous sommes en 1952. Money rentre de la guerre de

Corée, va-nu-pieds brisé, torturé, en proie à des attaques d'angoisse qui le laissent pantelant. Lorsque nous faisons sa connaissance, il s'évade d'un hôpital psychiatrique à Seattle et entreprend un long périple pour regagner Lotus, dans sa Géorgie natale, poursuivi par deux mots : « *White Only* ». Nous sommes en pleine ségrégation raciale – le *Civil Rights Act* ne sera voté qu'en 1964. Et la rage qui emplit le cœur de Frank pèse sur l'Amérique comme un couvercle. D'autant qu'il lui faut vite gagner le Sud pour sauver Cees, sa sœur aimée, utilisée comme cobaye par un médecin blanc... Morrison

démythifie les années 1950. « *Cela m'agaçait qu'on y pense avec nostalgie. Parce que c'était l'après-guerre, que les gens gagnaient de l'argent et qu'ils se repaissaient de films à l'eau de rose à la télévision.* » Déchirant le voile, elle montre les démons et les traumas d'une communauté. Les droits civiques, en germe aussi, et ce « *home* » où l'on se reconstruit – peut-être.

Le résultat est saisissant. Une époustouflante économie de moyens. Une parabole épurée, sensuelle, violemment poétique. Grâce et densité. Un livre bel et bon. ■ F. N.

d'où venait-elle ? Qui la lui avait mise en tête ? Qui l'avait regardée et trouvée insignifiante sur l'échelle de la beauté ? Mon roman est comme un coup de bec dans l'œil qui l'a un jour condamné. »

En 2010, Toni Morrison a perdu le plus jeune de ses fils, Slade, âgé de 45 ans. Avec lui, elle signait des livres pour enfants. *Home* lui est dédié. Au début du roman, comme au fronton d'une maison (*home* en anglais), elle a écrit son nom. Juste son nom, Slade. « *Mon éditeur voulait que je mette autre chose, mais je n'ai pas pu.* » C'est la seule fois dans sa vie où Toni Morrison n'a pas su trouver les mots. ■

HOME, de Toni Morrison, traduit de l'anglais (États-Unis) par Christine Laferrière, Christian Bourgois, 154 p., 17 €.



JESPON/WRIETTER PICTURES/LEEMAGE